

Bulletin
des
AMIS DE FREINET

N°11

Supplément à l'EDUCATEUR N° 11/12 - du 15 février - 1er mars 1972
Directeur de la publication : Fernand DELEAM - Responsable de la rédaction : Michel BARRE
Boulevard Vallombrosa - B.P. 251 - CANNES 06 - Imprimerie C.E.L. CANNES.

A LA RECHERCHE DE DOCUMENTS

Notre dernier appel à tous ceux qui étaient susceptibles de détenir quelques documents qui manquaient à Elise, a été bénéfique.

Nous avons encore besoin de beaucoup de numéros de l'Ecole émancipée, de l'Imprimerie à l'Ecole, de l'Educateur prolétarien pour enrichir notre documentation d'une collection complète de toutes ces publications.

Nous remercions très vivement nos amis.

Daniel (29 S) Lorrain (54) Guidez (79) Bouscarrut (33) frère de Marguerite France Serre (07) Y. Guet (03) Emile Thomas (29 N) Jeanne St. Martin (71) Doré (79) Barthot (86).

Tous ces documents doivent m'être envoyés en spécifiant bien si vous en faites don, et si, après photocopie vous tenez à ce que je vous les ré-expédie.

Parallèlement au travail pédagogique qu'Elise a commencé d'entreprendre, je prépare trois numéros spéciaux à paraître d'ici quelque temps.

- 1) Freinet et l'Espagne
- 2) l'Affaire de St. Paul
- 3) Les Congrès

Je fais appel à tous pour me communiquer tous documents sur ces questions.

Merci.

M. GOUZIL

S O M M A I R E

I - FREINET et les pays hors frontière

- 1.- En ALLEMAGNE - JORG p. 1
- 2.- En YOUGOSLAVIE - KRNETA p. 4

II - Le Front de l'Enfance p. 12

III - FREINET et

- 1.- L'objection de conscience p. 16
- 2.- Défense des cultures régionales p. 17

IV - Souvenir : Rémy HOUSSIN p. 18

V - La vie de notre Mouvement

- 1.- Nos amis nous écrivent p. 21
- 2.- Nouveaux adhérents p. 24

VI - Inédits de FREINET

- 1.- Images du maquis p. 25
- 2.- Souvenirs d'enfance p. 26

VII - Propagande p. 39

FREINET, vu par un pédagogue allemand (suite)

FREINET dans le mouvement de l'Ecole Nouvelle

En 1921 Ferrière fonde au Congrès de Calais la "Ligue internationale de l'Education nouvelle". Freinet assiste en 1924 à Montreux (Suisse) à un des premiers Congrès de ce nouveau mouvement

Decroly est également un des collaborateurs attentifs de la ligue internationale. A cette époque outre Ferrière, Decroly et Freinet, en Europe, d'autres pédagogues travaillent dans le même sens.

Kerschensteiner, Lietz, Gaudig, Peterson (Allemagne). Guiseppe Lombardo Radice (Italie) Frantiselt Bakulé (Tchécoslovaquie) John Dewey (Etats-Unis)

Le but de tous est de traduire en actes toutes les idées philosophiques et pédagogiques des précurseurs. Montaigne, Locke, Fénelon, Rousseau, Pestalozzi et Spencer.

Au XVI^e siècle Montaigne défendait "la teste bien faite" exigence que reprend Freinet en écrivant "chez les élèves il vaut mieux des têtes bien faites et mains expertes plutôt qu'outres bien pleines".

Montaigne demandait également une éducation de bon jugement et une formation du goût. Fénelon au XVII^e siècle ^{conseille} un enseignement structuré, au XVIII^e. Rousseau accuse l'enseignement par les livres et veut que l'éducation tienne compte de la nature et du psychisme de l'enfant, au XIX^e siècle Pestalozzi demande la concrétisation de l'enseignement et Spencer loue l'enseignement scientifique auquel il attribue une valeur éducative particulière.

C'est de toutes ces notions et suggestions que le mouvement Ecole Nouvelle se saisit et essaie de les réaliser dans la pratique. C'est pour cette raison que tous ces partisans tendent vers un même idéal résumé comme suit :

- 1.- L'Ecole doit être située à la campagne car le milieu éducatif y est proche de la nature, plus hygiénique plus simple qu'en ville.
- 2.- L'activité des élèves doit, le plus possible, rendre superflu l'enseignement du maître. Les élèves peuvent travailler seuls ou en groupes.
- 3.- L'activité est choisie ou proposée par les élèves eux-mêmes. Ils sont ainsi mieux préparés à la vie.
- 4.- Ordre et discipline sont réglés en grande partie par la prise en charge individuelle de responsabilités et de devoirs dans le cadre de l'autonomie ou de la cogestion.
- 5.- La vie scolaire est fortement assimilée à la vie de famille, souvent les élèves vivent avec leurs maîtres comme dans une grande famille.
- 6.- Quelques pionniers de l'Education Nouvelle sont pour la co-éducation.
- 7.- L'enseignement du matin est réservé aux activités intellectuelles alors que l'après-midi est consacré à l'enseignement manuel et artistique.

Ce n'est pas seulement à cause de leur utilité pratique et sociale que ces travaux manuels sont exécutés mais pour exercer le don d'observation et la pensée des élèves.

Le philosophe grec Anaxagoras disait : "L'Homme est intelligent car il a une main"

8.- L'entraînement physique est particulièrement encouragé.

9.- Avant tout, les pédagogues de l'Ecole Nouvelle veulent un enseignement qui soit proche de la vie. Pas de calcul avec les nombres abstraits mais un calcul se rapportant à la vie.

Ils doivent faire leur propre expérience car nous n'oublions jamais ce qu'une fois nous avons trouvé nous-mêmes.

Freinet a fait siennes toutes ces exigences et qu'il a traduit dans la réalité les plus importantes d'entre elles.

Son mérite personnel et celui de ses collaborateurs réside dans le fait que le mouvement de l'Ecole Moderne est, dans les pays francophones, le seul mouvement de réforme scolaire dont les initiatives, les recherches, les réussites, permettent la réalisation de projets de réforme.

L'EDUCATION NOUVELLE et l'EDUCATION née HUMANISTE

La plupart des adhérents de l'Ecole Nouvelle se retournent décidés, contre la manière néo humaniste de comprendre l'éducation telle que l'entend Humboldt, éducation qui se "détourne du monde et des occupations futiles".

Malgré la grandeur de l'idée humaniste de Humboldt, la possibilité de l'éducation est resserrée à un très haut degré par cette finalité et imposé à l'école la fonction douteuse d'élever l'enfant à l'écart de la vie.

C'est un auditeur récepteur qui suit attentivement l'exposé abstrait du maître et qui s'approprie par l'étude des livres, le fil des pensées de grands esprits pour les rendre ensuite littéralement et conformément au sens.

Dans un monde pédagogiquement ainsi préparé, toute valeur culturelle est refusée au travail. Pour lui le travail est dégradation de l'homme intellectuel, pour lequel il existe une hiérarchie dans le monde de l'être. Le néo humanisme considère le travail comme une valeur non intellectuelle.

Karl Marx caractérise cette situation en disant que "le travail est extérieur au travailleur", c'est-à-dire qu'il n'appartient pas à son être qu'il ne s'y sent pas heureux mais malheureux qu'il ne développe pas une énergie physique et morale libre mais mortifiée sa nature et ruine son esprit que le travailleur ne s'affirme pas dans son travail mais au contraire s'y nie.

Les pédagogues de l'Ecole Nouvelle et Freinet surtout ont rencontré avec étonnement cette conception néo humaniste du monde et de l'éducation, cette méconnaissance de l'Homme comme personne qui crée et qui travaille dans un rapport fraternel.

A l'Ecole Nouvelle le travail, la vie, l'activité des hommes les uns avec les autres et les uns pour les autres prennent une place de choix, leur pédagogie demande une considération de la réalité sociale. Elle est une pédagogie sociale dans le sens le plus vrai.

Ils demandent que l'on tienne compte des connaissances de la psychologie de l'enfant, de l'activité spontanée de ses conditions naturelles de croissance.

Ils conduisent les enfants dans la nature dans le monde des adultes pour qu'ils y rassemblent leurs expériences.

Ils visitent usines, artisans et ouvriers, magasins et administration, musées et monuments d'art.

Ils guident les élèves à lire dans le grand livre de la nature et de la vie et se tiennent à leurs côtés comme amis et conseillers prêts à les aider.

Ils les laissent travailler seuls ou en groupes, rendent plus léger l'ancien ordre rigide en classe et encouragent la conduite fraternelle et sociale et la conscience de la responsabilité des élèves.

FONDEMENTS PEDAGOGIQUES et PHILOSOPHIQUES de la PEDAGOGIE SOCIALE DE FREINET

Freinet reçoit de fortes impulsions du mouvement de l'Ecole Moderne dans son activité pédagogique. Dewey le marque également mais Freinet veut construire ses mesures pédagogiques non pas sur un fondement pédagogique mais sur les expériences que lui et ses nombreux collaborateurs ont faites dans des observations et essais qui ont duré de longues années.

Comme Dewey, Freinet veut aussi organiser l'école de telle façon qu'elle adapte son travail d'éducation aux besoins de la société moderne et qu'elle prépare les élèves pour la vie dans cette société.

"Apprendre en faisant" dit Dewey "par la vie, pour la vie, par le travail"; c'est la conception de base de la pédagogie Freinet.

Freinet s'oppose à Dewey quand celui-ci déclare que l'action avec l'objet et, non pas l'objet en lui-même est le but de ses efforts pédagogiques".

Chez Freinet les objets ne doivent pas être des moyens, ne doivent pas être domptés; l'élève doit plutôt s'approcher par le travail "en tâtonnant" à l'existence d'une chose, d'un objet alors seulement quand il a reconnu les objets dans leur existence, dans leur ordre, dans la nature, il doit essayer de les classer.

Il exige un enseignement de morale. Dans son livret "L'Education morale et civique", il demande :

"L'Ecole ne doit nullement négliger la formation morale de l'enfant formation indispensable car sans elle, il n'y a pas de vraie formation humaine."

Mais comme Freinet ne se trouve pas sur la base d'un christianisme positif son éducation de morale de l'action n'a pas de fondement religieux, elle se base uniquement sur une base naturelle.

Quant à sa position envers le christianisme, Freinet précise :

"Je ne suis nullement contre le christianisme mais contre ceux qui l'ont troublé. Il faudrait retourner aux sources, au christianisme d'origine."

FREINET et LE MOUVEMENT DE L'ECOLE MODERNE.

Une fois la plupart de ses exigences réalisées dans la pratique scolaire, le mouvement de l'école moderne perdit son élan et s'engourdit.

Freinet s'en aperçut et s'en écarta peu à peu.

Freinet veut certainement que l'élève apprenne autant que possible par expérience personnelle mais il ne veut pas évincer le maître qui doit assister l'élève, le conseiller, le diriger, le contrôler, l'aider, l'instruire et l'éduquer.

.../...

Le mouvement de l'Ecole Nouvelle avait deux points faibles :

1 - ses installations étaient trop coûteuses et pas applicables dans beaucoup d'écoles.

2 - sa manière d'enseigner exigeait des instituteurs qualifiés, nombreux, dynamiques.

Quant à Freinet, sachant les faiblesses de l'instruction publique en France, il prend contact avec de nombreux collègues, prépare des cessions de travail et échange par le verbe et par écrit ses expériences avec des instituteurs français et étrangers.

C'est ainsi que se forma peu à peu à partir de 1920 la Coopérative de l'Enseignement Laïc (C.E.L.) et résultant de l'Institut Coopératif de l'Ecole Moderne (I.C.E.M.)

FREINET pense que l'Ecole doit se trouver dans le contact le plus étroit avec les conditions économiques et sociales de son époque son mouvement s'appelle Ecole Moderne, qu'il définit en précisant qu'elle ne doit jamais arrêter ses efforts dans l'amélioration générale du peuple mais elle doit toujours les poursuivre et aller de l'avant pour, non seulement donner aux jeunes une éducation et une formation modernes, mais encore pour les préparer d'avance à se rendre maîtres de la vie de demain.

FREINET et la YOUGOSLAVIE

JORG

Nos premiers rapports avec la YOUGOSLAVIE remontent au Congrès de Nantes, 1957.

J'avais envoyé des invitations à travers le monde et nous avons eu le plaisir, entre autres, de recevoir deux délégués de cette république fédérative socialiste, l'un représentait la République croate ANTE ZADROVIE, l'autre était envoyé par le ministère fédéral de l'Education Nationale, c'était notre ami le Dr LJUBOMIER KRNETA attaché à la recherche pédagogique.

Cette amitié, née voici 15 ans, a duré et les liens qui nous unissent sont toujours aussi solides aussi affectueux.

Aux Congrès de Caen, de Niort, d'Annecy, nous avons revu nos amis yougoslaves et chaque année la délégation s'étoffait s'étendant même à la MACEDOINE.

KRNETA de par sa situation et de l'excellent souvenir qu'il avait gardé du Congrès de Nantes a fait connaître FREINET près de tous les éducateurs Yougoslaves.

Voici quelques extraits des principaux articles de KRNETA.

"En pédagogie, FREINET fut celui qui "mit le feu aux poudres" renouvelant de fond en comble la perspective traditionnelle apportant des solutions nouvelles, avec une générosité sans limites.

Nos points de vue étaient proches, d'accord sur l'essentiel, des divergences sont parfois apparues dans certains stages entre nous et les praticiens de l'Ecole Moderne : querelle de mots le plus souvent notre terminologie étant différente, nuance dans la "dominante" de la perspective pédagogique : FREINET mettant l'accent plus que nous sur le jeu travail initiation de l'adulte tendant à l'insertion de l'enfant dans le monde.

Nous, penchant plus vers le jeu pour l'enfant, en tant que tel, dans le monde de l'Enfance.

Les deux positions participant d'ailleurs toutes deux l'une de l'autre.

.../...

- TRAVAIL et JEU

- Travail et jeu ! deux pôles, semble-t-il si opposés d'une formation que l'autorité excessive et l'exploitation ont détourné l'un de l'autre de leur vrai sens. Travail égale souffrance et peine, condition modeste, situation avilie dont la dignité commande de sortir le plus tôt possible. Jeu, compensation de l'effort servi-le, rayon de lumière dans la nuit, but ultime de l'ingéniosité de ceux qui n'en voient plus que la jouissance qu'il procure...

Il y a un jeu pour ainsi dire "fonctionnel", qui s'exerce dans le sens des besoins individuels et sociaux de l'enfant et de l'homme, un jeu qui prend ses racines au plus profond du devenir ancestral et qui, indirectement peut-être, reste comme une préparation essentielle de la vie, une éducation qui se poursuit mystérieusement, instinctivement, non pas sur le mode analytique, raisonnable et dogmatique de la scolastique, mais dans un esprit, par une logique, selon un processus qui semblent être spécifiques à la nature de l'enfant.

Ce jeu, qui est essentiel, au petit animal comme au petit homme, c'est, en définitif du travail, mais du travail d'enfant, dont nous ne saisissons pas toujours le but, que nous ne reconnaissons aucunement parce qu'il est moins terre à terre, moins basement utilitaire que nous l'imaginons communément. Pour l'enfant, ce travail jeu est une sorte d'explosion et de libération, comme en ressent encore, de nos jours, l'homme qui parvient à se donner à une tâche profonde qui l'anime et le divinise.

Je sais qu'on a formulé à propos du jeu toutes sortes de systèmes explicatifs qui, comme les systèmes philosophiques, se contredisent et se détruisent réciproquement. Là encore, on a examiné superficiellement, sans s'attaquer au problème réel, lié à tout le processus dynamique de l'enfant, motivé par le passé ancestral, éclairé par les lueurs subconscientes d'avenir.

On a négligé, dans le jeu, cet élan d'adaptation et de libération pour ne garder que le plaisir euphorique qu'il procure.

Et c'est sur ce plaisir, sur cette euphorie, que les pédagogues ont étayé leurs théories. On pourrait presque dire que, dès lors, cette pédagogie moderne dont vous me parlez a été fondée, non plus sur le jeu véritable, mais sur le plaisir ce qui est une tout autre affaire.

Le Jeu traditionnel de l'enfant est créateur et dynamique.

Je parlais un jour avec quelqu'un qui me disait : "Le jeu est une préparation à la vie, une sorte d'inconscient apprentissage". C'est, il me semble, un peu tiré par les cheveux. Cette explication découle du besoin maniaque des hommes de donner une raison, bonne ou mauvaise, à tous nos actes. Ma foi, cela fait partie de la vie de l'enfant comme dormir, boire, s'exprimer, aimer. On pourrait dire aussi bien : l'enfant mange pour grandir... Pour devenir fort en face de la vie...; s'il dort, c'est pour récupérer sa puissance usée. Ce sont là, vous le sentez, de pauvres justifications superficielles. L'enfant joue, et il joue plus que l'adulte parce qu'il a en lui un potentiel de vie qui le fait rechercher une plus grande amplitude de réactions : il crie volontiers au lieu de parler, il court sans cesse au lieu de marcher, puis tombe profondément endormi, la cuillère de soupe à la bouche et rien ne le réveillera plus jusqu'au matin. L'activité que lui permettent ou que lui tolèrent les hommes et les éléments ne suffisant pas à dépenser la totalité de ce potentiel de vie, il lui faut un dérivatif qu'il ne peut pas imaginer de toutes pièces, et qu'il se contente de copier sur l'activité des adultes en l'adaptant à sa mesure.

.../...

L'EXPERIENCE

La curiosité de l'enfant a toujours une finalité, directe ou non. Mais cette finalité est parfois si éloignée de conceptions d'adultes que nous ne concevons plus aucun des mobiles qui la suscitent. Si l'enfant remue le sable, agite l'eau, lance des pierres, frappe du bâton, c'est qu'il a besoin d'éprouver sa puissance et ses possibilités en face des réactions des matériaux, qu'il ajuste à ses nécessités constructives. C'est un besoin que nous qualifions d'inconscient pour signifier qu'il est tout simplement naturel.

DEVELOPPEMENT DE L'IDEE DE FREINET

Les recherches de Freinet et de ses collaborateurs ne s'étaient pas arrêtées l'utilisation de l'imprimerie. Opprimés par la pauvreté en équipement scolaire, ils se mirent à chercher de nouvelles solutions, en commençant par la reconstruction de la salle de classe où l'on a remplacé les bancs immobiles par un mobilier léger, facile à déplacer. Puis, assistés par les enfants, ils entreprirent à collectionner une documentation variée pour les besoins de l'enseignement, à rassembler des livres et à former des bibliothèques, à faire voir les résultats du travail des enfants et de leur création, à cultiver le jardin scolaire, le jardin floral, à former l'aquarium, le terrarium, et ainsi de suite. Le travail dans ces objets exigeait aussi un changement de méthodes et formes de travail scolaire, ce qui a eu pour suite une élévation considérable du degré d'indépendance des élèves dans l'enseignement. Le cercle d'instituteurs autour de Freinet s'élargit progressivement. Leur association se basait sur la conviction que la lutte pour l'école populaire devait se produire dans l'école elle-même et qu'une pédagogie véritable devait venir d'en bas, de l'école. Le mouvement passa bientôt les frontières de la France et Freinet trouva parmi les instituteurs belges des adhérents pour son travail. Dès 1927, on écrit dans la presse française sur le mouvement Freinet.

Jusque là il avait publié ses premiers écrits sur les expériences acquises dans son travail. Il faut mentionner sa brochure "Un mois avec les enfants russes" dans laquelle, après la visite de l'U.R.S.S. en qualité de membre de la première délégation syndicale, il a décrit ses impressions ainsi que sa rencontre avec Madame NADEJDA KROUPSKA.

L'année 1927 est prise comme celle de fondation de la Coopérative des instituteurs laïcs français, bien que celle-ci ne fût pas encore enregistrée formellement, à cette époque là. C'est alors que l'on s'était procuré la première imprimerie coopérative pour la publication de brochures et d'autres moyens d'enseignement moderne. Parmi les premières brochures a paru celle dans laquelle Freinet a exposé ses expériences sur l'emploi de l'imprimerie dans l'enseignement. Freinet rassemble autour de lui sans relâche les instituteurs ruraux et les assure qu'une pédagogie populaire doit se former d'en bas, convaincu qu'une lutte des instituteurs dans ce sens mènera à l'amélioration de la pratique scolaire. Mais Freinet, bien qu'on lui attribuât souvent la qualité d'homme qui s'occupe exclusivement de l'école, n'a pas négligé le fait que la situation de l'école était conditionnée par des circonstances sociales et qu'une véritable démocratisation ne pouvait avoir lieu que dans des conditions sociales essentiellement changées. C'est à cause de ces opinions que Freinet eut à supporter de nombreuses chicanes de la part de la police, de la part des dirigeants conservateurs dans l'enseignement, et de la part de l'Eglise à qui déplaisait le caractère démocratique et laïc du mouvement coopératif des instituteurs.

.../...

C'est dans le cadre du mouvement de Freinet qu'on a tenté de moderniser les méthodes et formes de travail dans l'enseignement. Ainsi, par exemple, on a introduit le travail par groupe, puis les dessins collectifs des enfants et les peintures, les expressions collectives par groupes, et ainsi de suite. En outre, Freinet et ses collaborateurs pénétrés par une profonde humanité consacraient une attention toute particulière aux enfants pauvres et handicapés. L'Ecole expérimentale de Freinet à Vence était dans ce sens, une maison de bonheur pour les enfants restés sans parents. Ils appelaient leur maître "Papa Freinet".

Il faut signaler également que le mouvement prêtait attention aux questions d'ordre psychologique et psychiatrique qui surgissaient dans le processus d'éducation. Le mouvement coopératif des instituteurs laïcs accordaient une attention toute particulière aux expressions plastique et musicale des enfants. Ce que prouve peut-être la meilleure revue d'Europe consacrée à l'expression plastique des enfants (Art Enfantin) avec les reproductions des réalisations plastiques d'enfants. Des expositions internationales de l'expression plastique d'enfants, qu'on organise chaque année au sein du congrès de l'Ecole Moderne, constituent une véritable revue des meilleures réalisations dans la création plastique des enfants.

Le mouvement coopératif des instituteurs laïcs français a dépassé les frontières nationales et rassemble des instituteurs et pédagogues, pour la plupart des praticiens de plusieurs pays d'Europe. Dans ce sens est active surtout la Fédération Internationale des Mouvements de l'Ecole Moderne qui, pendant un certain temps, éditait aussi une revue particulière autour de laquelle s'étaient groupés des pédagogues d'orientation démocratique des pays latins et de quelques autres pays, parmi eux se trouve l'auteur du présent article comme membre du comité d'honneur de cette revue.

L'activité de publiciste de Freinet est très ample et n'est pas encore rangée. Cependant, on peut dire sans exagérer qu'il avait écrit plus de mille articles. Il était rédacteur de toute une série de revues qui paraissaient et qui paraissent aujourd'hui sous les auspices de la Coopérative des Instituteurs Laïcs, à savoir : Bibliothèque de Travail (magazine bi-mensuel, illustré), suppléments à la Bibliothèque de travail, dossier pédagogique, l'Educateur (pour l'école primaire) l'Educateur (pour l'enseignement secondaire) et une suite d'autres publications. Dans toutes ces revues Freinet écrivait régulièrement sur toutes les actualités pédagogiques. De plus Freinet avait écrit plusieurs livres pédagogiques parmi lesquels les plus connus sont : L'Ecole Moderne Française, le journal scolaire, les méthodes naturelles dans le dessin, Essais psychologiques, bandes enseignantes et la programmation, l'Educateur au travail, etc... Freinet présentait des rapports principaux dans les congrès de ce mouvement depuis la libération jusqu'à cette année où il fut empêché par la maladie. Dans le rôle de tribun pédagogique, il éveillait dans les congrès la conscience des éducateurs, surtout des jeunes en les invitant à se ranger dans l'action démocratique pour la paix, pour l'égalité en droits des peuples, contre la guerre en Algérie et au Vietnam et ainsi de suite. Dans le XIII congrès, qui a eu lieu en 1957 à Nantes, Freinet s'engage pour que l'on accepte sur le plan international, une déclaration de droits et de protection de l'enfant. Il en a préparé le projet qu'il a envoyé à l'U.N.E.S.C.O.

Sans prétention de donner une note critique sur l'activité pédagogique de Célestin Freinet, qui fut très riche et très variée, je me bornerai à un bref aperçu de ce qui était le plus caractéristique de ses opinions pédagogiques qu'il développait dans ses publications pédagogiques. Avant tout il faut répéter le crédo

L'Histoire du mouvement pour l'école laïque est exposée dans le livre de l'épouse de Freinet, Elise (Naissance d'une pédagogie populaire - historique de la C.E.L.) qui a été et est restée son compagnon de lutte le plus conséquent, au cours de quatre décennies de lutte. Dans ce livre est décrit comment un homme, un maître d'école de village, quelque part dans le midi de la France, a réussi par son travail acharné à créer un mouvement pédagogique vivant pour l'école moderne, qui est devenu l'un des mouvements pédagogiques progressistes de l'Occident. C'est dans les conditions françaises l'histoire des enthousiasmes dans le domaine de l'éducation, qui ont inspiré et qui incitent encore aujourd'hui les jeunes générations pour le progrès de l'école et de l'enseignement et pour la recherche des meilleures solutions concernant la réussite à l'école.

Parallèlement aux innovations dans la pratique scolaire s'effectuait aussi le processus d'orientation pédagogique et politique de Freinet. Sur le plan pédagogique, sans égard aux modèles éventuels dont il s'inspirait (Dewey, Washborn dans les Etats-Unis, Claparède, Ferrière en Suisse et Decroly en Belgique), Freinet s'efforçait de rester lui-même, authentique, sans prétention de poser la base théorique pour sa nouvelle pratique d'enseignement. C'est pourquoi il se contente en général de donner la description de ses expériences et de celles de ses collaborateurs. Par là il désire déduire certaines généralisations qui, d'après lui-même, n'ont et ne peuvent pas avoir une importance universelle, parce qu'elles dépendent de l'homme, de l'enseignant, étant donné que c'est de celui-ci qu'elles reçoivent une importance exceptionnelle dans la création de l'activité enseignante.

Freinet est en principe contre toutes les routines. Il s'engage pour l'individualisation de l'enseignement d'après les circonstances de la vie. Mais il exagère quelquefois quand il considère que les manuels scolaires sont superflus. Sa critique des manuels scolaires est seulement en partie justifiée lorsqu'elle se rapporte à leur utilisation de la part des instituteurs. Il reproche aux instituteurs de s'appuyer trop sur les textes de manuels et d'élaborer d'après ceux-ci leurs plans de travail, sans tenir compte du milieu scolaire donné et de la situation correspondante. Freinet ne se borne pas à donner seulement une critique généralisée des manuels. Il offre au lieu des manuels, ses cahiers de travail (Bibliothèque de travail) qu'il prépare avec ses collaborateurs et adhérents et les publie dans les éditions de la Coopérative de l'Enseignement Laïc. En outre, Freinet propose aux instituteurs l'emploi des fiches d'enseignement qui sont nées dans la pratique scolaire et constituent le résultat du travail du maître lui-même. Peu à peu l'emploi des cahiers de travail et des fiches d'enseignement a embrassé toutes les matières de l'enseignement. On attribue à Freinet le mérite particulier d'avoir réussi dans l'enseignement des mathématiques, d'aider au moyen des fiches d'autocorrection les élèves qui commettent des fautes ou qui sont en arrière dans l'enseignement. Les fiches dans toutes les matières d'enseignement constituent une tentative particulière des praticiens eux-mêmes de programmer d'une manière nouvelle leur travail, en vue d'y inclure l'élève de la façon la plus indirecte. Les cahiers de travail dont on a publié jusqu'à présent plus de 730 numéros de tous les domaines de travail scolaire, avec les cahiers de travail supplémentaires, représentent un apport précieux à l'acte de changer la pratique d'enseignement dans les écoles primaires en France, ainsi qu'une grande aide au développement de la formation par elle-même et à l'autonomie dans le travail des élèves.

pédagogique de Freinet mentionné plus haut, que la pédagogie ne se forme pas dans les cabinets mais dans la pratique. Le travail d'enseignement et éducatif est toujours un acte particulier de création. Aussi est-il toujours accompagné de recherche de solutions toujours nouvelles. C'est seulement avec la participation des enseignants qu'on peut former de véritables généralisations et règles pédagogiques. L'enfant ne doit pas rester un simple objet mais un sujet actif dans l'éducation. Il doit prendre une part active dans l'acte pédagogique (tâtonnement). Pour y réussir, il faut créer des conditions pour que chaque enfant puisse se développer selon son propre rythme. Il proclame la demande de garantir la liberté du développement de l'enfant mais on ne doit pas lui attribuer le pédocentrisme. Car Freinet, non seulement ne niait pas l'influence du milieu sur la formation de la personnalité de l'enfant, mais l'étudiait et l'élaborait pédagogiquement d'une façon concrète. La liberté de l'enfant est vue dans la possibilité qu'on lui donne de s'exprimer librement.

L'expression libre et authentique est d'après Freinet la condition nécessaire pour la fructification des forces créatrices de chaque enfant. C'est pourquoi l'instituteur et l'éducateur doivent créer une telle atmosphère et garantir de tels moyens qui offrent la possibilité à l'enfant d'éprouver le plus directement possible les valeurs éducatives et culturelles du milieu où il vit.

Célestin a été un grand partisan de l'éducation active et de l'éducation au travail. En même temps il est un adversaire décidé de la routine dans l'éducation. Il plaide pour l'école par la vie, pour la vie, pour le travail. Dans son oeuvre d'éducation du travail, il expose ses opinions sur l'éducation du travail dans les conditions contemporaines. Il souligne le fait que le travail de l'école doit se conformer aux réalisations sociales, économiques, scientifiques et techniques. C'est sur cette base qu'il convient de résoudre aussi les questions de l'éducation contemporaine du travail. Freinet a exposé dans ce livre ses opinions pédagogiques sous forme d'essais, de méditations ou de reproches vivants à l'adresse des anciennes opinions traditionnelles sur la fonction de l'école. Car pour lui, éduquer par le travail ne signifie aucunement éduquer par le travail manuel. Il prend le travail dans un large sens et sur ce plan il voit l'activation de la pensée humaine ce qui se manifeste dans les différentes formes de l'activité de l'enfant. Un tel travail doit être en harmonie avec le développement de l'activité de l'enfant aussi bien par rapport à sa structure que par rapport à son rythme et à sa durée.. L'enfant le cherche de même qu'il cherche la nourriture. Il faut activer dans le travail non seulement les muscles mais aussi les actions intellectuelles. Freinet souligne la valeur morale du travail, parce que celui-ci, mieux que tout autre facteur, unit les couches sociales. C'est par là que Freinet donne la réponse à celles des opinions existant dans la pédagogie bourgeoise française qui nient l'importance de l'éducation par le travail au niveau de l'Ecole primaire.

A cette occasion, il faut mentionner le dernier article de Freinet qu'il a écrit le 2 octobre, six jours avant sa mort, et qui est publié sous le titre "Pour la grande mobilisation des masses" dans l'Educateur du 15 octobre 1966. Il y donne, sous forme de synthèse, un aperçu sur les techniques de travail qui se sont affirmées sous les auspices du mouvement coopératif des instituteurs laïcs et tient à attirer l'attention encore une fois sur quelques moments importants. Au sujet des compositions libres, Freinet fait remarquer que la composition libre n'est pas un exercice en composition sur la base de la complexion de l'enfant. Elle ne l'est que par une de ses composantes, mais il est de beaucoup plus important de souligner le moment de création au lieu de celui d'exercice.

De même il attire l'attention sur l'importance des bandes magnétiques d'enseignement, mais aussi sur le fait que la technique ne doit pas se transformer en formalité. Les bandes servent à développer le raisonnement mathématique et non pour les exercices de mathématiques. Cela se rapporte également aux bandes pour l'enseignement des sciences naturelles qui doivent servir à l'expérimentation des élèves. Dans le même article, il annonce la publication de son nouveau livre "Le travail individualisé et la programmation". Il y donne son message et l'avertissement au sujet des élèves qui ont été enseignés à l'aide de ces techniques : "Le moment arrive où les élèves dans nos classes comprendront le nouveau sens de notre pédagogie. Ils l'ont sentie avant de la comprendre".

La lutte de Freinet pour l'école contemporaine française, pour son humanisation et modernisation, est l'exemple de la lutte des instituteurs enthousiastes laquelle a uni les conceptions socio-politiques avec les vues politiques qui résultent de la pratique éducative. Cette lutte est née après la première guerre mondiale lorsque Freinet s'est décidé pour l'école démocratique pour la lutte contre le cléricanisme. Ses prises de position pédagogiques l'ont mené nécessairement à une certaine détermination politique. Il se dévouait pour l'unité de lutte de tous les éducateurs. Lors du Congrès pour la nouvelle éducation à NICE en 1932, lui et son groupe se déclarent pour la défense des droits de l'enfant et pour une aide aux élèves dont les parents sont sans travail. La réaction politique a réagi sur ces attitudes de Freinet. Ainsi la municipalité du village où Freinet avait son poste d'instituteur s'était rangée du côté du clergé qui l'avait accusé d'être un agent de Moscou et d'éduquer les enfants dans l'irrévérence des autorités. On a organisé des démonstrations cléricales contre Freinet.

La presse fasciste l'accuse de menacer la santé morale des enfants. Il est défendu par l'organe du P.C.F., l'Humanité, ainsi que par Romain Rolland, Henri Wallon et Alfred Ferrière. Au Congrès de la Coopérative qui a lieu en 1935, on a admis la résolution sur la protection des libertés et réalisations laïques et républicaines, sur la lutte contre la fascisation de l'enseignement. Cette résolution a provoqué un grand intérêt chez l'opinion publique française. De cette façon le mouvement coopératif des instituteurs laïcs s'approcha du Front Populaire et de ses actions politiques.

Freinet, au sein du Front Populaire prend l'initiative pour former le Front de l'enfance en vue de protéger les droits et libertés de l'enfant. Cette action fut soutenue par le grand écrivain Romain Rolland. Dans la chartre qui fut acceptée on souligne surtout que les écoles laïques représentent une grande acquisition de la Révolution. On invite le Front Populaire d'influencer sur le progrès des écoles laïques, de protéger les enfants et de défendre les droits des instituteurs.

Le mouvement coopératif fondé sur une base antifasciste se rapproche d'un autre mouvement puissant et progressiste, connu sous le nom de Groupe pour la nouvelle éducation dans laquelle collaborent aussi les professeurs Henri VALLON et Paul Langevin.

A la veille de la seconde guerre mondiale Freinet fut persécuté par la réaction. Pendant l'action de Daladier contre les communistes, on a fait la perquisition de son domicile et on l'a emmené au camp de concentration. Après cela il est tombé malade, et en 1944, il va, avec sa femme, se joindre aux partisans dans le "maquis".

Célestin Freinet fut et resta l'ami de la Yougoslavie. Il s'intéressait à notre lutte pour la liberté et l'indépendance et l'estimait beaucoup. Il se réjouissait de chacun de nos succès après la guerre. Il s'engageait personnellement pour l'élargissement des rapports sur le plan de l'éducation entre nos deux pays et désirait que les jeunes de la France prennent conscience de la nouvelle Yougoslavie. C'est sur ce plan qu'il fut promoteur de différentes initiatives parmi lesquelles il convient de signaler un numéro de la Bibliothèque de Travail consacré à la Yougoslavie, dans lequel on a exposé brièvement la géographie et l'histoire de notre pays, ainsi que les données principales sur notre lutte de libération Nationale, sur le camarade Tito et sur les partisans.

Ces initiatives non officielles sur le plan d'une meilleure compréhension sont l'exemple d'une estime mutuelle qui est commune aux instituteurs autour de Freinet et à nos éducateurs. Dans ce sens il y a encore d'autres possibilités, et les efforts poursuivis par le Mouvement Coopératif et son chef Célestin Freinet constituent une base pour la collaboration sur le plan scolaire.

KRNETA

FRONT DE L'ENFANCE

Président d'honneur : Romain Rolland

"Je serai heureux que vous placiez votre Assemblée constitutive du Front de l'Enfance sous ma présidence d'honneur.

"Je voudrais n'être pas si chargé de tâches pour pouvoir vous prêter une aide plus efficace. Vous savez quelle sympathie et quelle estime j'ai pour vous et pour votre oeuvre."

Affectueusement,

ROMAIN ROLLAND.

"Quand nulle autre cause ne nous le commanderait, le salut physique et intellectuel de l'enfance nous obligerait déjà à la révolution.

"Notre société est une entreprise d'abaissement de l'homme et de destruction de l'enfant. Qu'un sentiment de révolte et une poussée d'espoir ne soulèvent pas nos contemporains, qu'ils acceptent cette dégradation presque systématique dont ils sont les témoins, cela est une des condamnations les plus dures qu'on ait à prononcer contre eux. Heureusement qu'il y a des hommes comme vous".

JEAN RICHARD BLOCH.

Projet de tâches du Front de l'Enfance.

Devant le fascisme qui menaçait les plus élémentaires de nos libertés républicaines, l'immense masse des citoyens de toutes tendances s'est unie en France au sein d'un FRONT POPULAIRE qui au-dessus des partis, sans contrarier d'ailleurs ni la vie ni le recrutement de ces partis, coordonne, sur des principes communs, l'action de tous.

Mais, hélas, les besognes urgentes sont si nombreuses et si prenantes que ce FRONT POPULAIRE ne pense pas assez, à notre gré, à la défense sociale dans le proche avenir. Dans la cité menacée, on mobilise d'abord tous ceux qui sont en âge de participer à la lutte ; on pense à dresser le barrage nécessaire. Et ce souci est certes légitime.

Les éducateurs, eux préparent les lutteurs de demain. Ils savent que, dans les années à venir, la république sociale demandera encore du dévouement et des sacrifices. De ce lendemain si proche, le FRONT POPULAIRE ne saurait se désintéresser.

C'est pourquoi, parallèlement à ce FRONT POPULAIRE, et selon les mêmes principes d'organisation et d'action, nous avons constitué le FRONT DE L'ENFANCE, susceptible de coordonner puissamment l'activité des diverses associations des multiples personnalités qui s'intéressent à l'Enfance. Certes nombreux sont en ce pays ces associations et ces personnalités, nombreux sont les éducateurs qui se dévouent à une tâche qu'ils voudraient élargir et approfondir.

Mais d'une part : chacun agit de son côté plus ou moins efficacement ; des associations se concurrencent au lieu de collaborer et surtout aucune idée d'ensemble ne domine cette action constructive.

D'autre part : éducateurs ni associations n'ont pas encore pu toucher comme ils l'auraient désiré l'immense masse des citoyens. Les parents notamment restent trop souvent à l'écart de l'école, circonvenus parfois par l'action cléricale. Il manque à ce pays le vaste mouvement de fond susceptible d'imposer aux gouvernements une action vigoureuse et coordonnée en faveur non seulement de l'école, mais de l'enfance et de la jeunesse.

Ce puissant mouvement de fond, le FRONT DE L'ENFANCE prétend le susciter en FRANCE.

Il est bien entendu que ce FRONT DE L'ENFANCE ne saurait, en aucune manière, être un super parti ni un super groupement.

Il ne saurait se substituer aux partis prolétariens ni aux organisations syndicales auxquels il fera sans cesse appel. Il ne prétend entraver en rien l'action propre des organisations qui, actuellement s'occupent de l'enfance ; il s'en voudrait de gêner tant soit peu l'activité progressiste de telle ou telle personnalité.

Son rôle est seulement de coordonner d'unir, de montrer les buts à atteindre de préconiser des moyens d'action - et de mobiliser si possible, autour de ces associations et de ces personnalités, pour des buts précis la grande masse populaire.

Dans ce cadre, il y a place, on le voit, pour tous les groupements, pour toutes les individualités qui désirent loyalement le bien et le progrès de l'enfance quelle que soit leur orientation politique ou religieuse, quel que soit le terrain propre sur lequel elles se meuvent.

C'est dans cet esprit de large entente qu'a été conçu et approuvé, à l'assemblée Constitutive de Moulins, le projet de tâches du FRONT DE L'ENFANCE, dont nous publions ci-dessous les points essentiels, étant entendu que ce projet, révisable à mesure que la masse populaire prendra conscience des nécessités d'action du FRONT DE L'ENFANCE.

1°) L'ECOLE Laïque est une des grandes conquêtes de la République le jour où elle serait libérée de toutes les forces réactionnaires qui l'assailent elle offrirait au peuple d'immenses possibilités de progrès.

LE FRONT DE L'ENFANCE DEFENDRA L'ECOLE LAIQUE CONTRE TOUS SES ENNEMIS.

2°) Les gouvernements ont jusqu'à ce jour, fait passer au dernier plan les préoccupations concernant l'enfance.

La réaction a, au cours de ces dernières années, aggravé les conditions matérielles de l'école : suppression des crédits pour constructions, suppression d'écoles, donc surcharge anormale des classes. Le fascisme ne ferait qu'accélérer cette irrémédiable décadence voulue par les forces obscurantistes.

Le FRONT DE L'ENFANCE luttera dans tous les domaines pour rétablir une situation normale pour faire rouvrir des écoles, nommer des instituteurs décongestionner les classes afin que soit possible le travail d'éducation qui fera des enfants du peuple des hommes, des lutteurs, des constructeurs de la société nouvelle.

3°) Le FRONT POPULAIRE prendra, en toutes circonstances, la défense des instituteurs : matériellement en appuyant leurs revendications, en exigeant pour eux des traitements honnêtes qui leur permettent de se consacrer totalement à leur sacerdoce ; moralement, en sonnant le rassemblement autour de l'école toutes les fois que, ouvertement ou non, le fascisme et le cléricalisme la menacent.

4°) La construction sociale et la défense républicaine exigent qu'un esprit nouveau de libre collaboration anime dans tous les domaines l'oeuvre d'éducation.

Le FRONT DE L'ENFANCE popularisera les mots d'ordre de l'école nouvelle prolétarienne : pour l'activité communautaire, pour une discipline libératrice pour une école liée à la vie et aux destinées des masses populaires.

5°) LE FRONT DE L'ENFANCE, conscient des graves dangers que font courir à l'enfance et à la jeunesse les publications pour enfants et le cinéma mercantile, entreprendra d'urgence une grande campagne pour dénoncer les entreprises obscurantistes, encourager et soutenir les initiatives libératrices, prendre enfin, dans ces domaines, toutes mesures pour que naissent la véritable presse pour enfants, les théâtres et cinémas pour enfants.

6°) Pour ces buts, le FRONT DE L'ENFANCE groupe toutes les organisations scolaires et post-scolaires, coopératives scolaires, patronages, caisse des Ecoles, organisations sportives, organisations d'enfants etc ; ainsi que les diverses organisations d'adultes susceptibles de soutenir les revendications du FRONT DE L'ENFANCE : Association de Parents, syndicats et organisations diverses.

7° LE FRONT DE L'ENFANCE n'oublie pas que le développement, l'éducation les progrès de l'enfance sont conditionnés d'abord par le milieu social et politique qu'il ne saurait y avoir de sérieuses améliorations sans une amélioration du standard de vie des travailleurs, sans une large conception des libertés sociales.

C'est pourquoi, sans participer directement aux luttes politiques, le FRONT DE L'ENFANCE agira en complète liaison avec toutes les organisations qui oeuvrent contre le fascisme, pour l'avènement d'une société meilleure, qui nous permettra de marcher victorieusement vers la conquête des buts ci-dessus.

Pourront adhérer au FRONT DE L'ENFANCE :

1° Les organisations diverses scolaires et péri scolaires, philosophiques, syndicales et politiques qui s'intéressent à l'enfance et qui verseront une subvention volontaire dont le taux pourra être fixé ultérieurement ;

2° Les personnes qui verseront une cotisation de deux francs.

A l'assemblée constitutive de Moulins étaient représentées, sous la présidence d'honneur de Romain Rolland, les associations suivantes : Union Locale de Moulins, syndicat National des Instituteurs (Allier), Jeunesses Socialistes, Cartel des Services publics, patronage Laïque de Moulins, ligue des Droits de l'Homme (Moulins), Groupe Français d'Education Nouvelle, Comité Amsterdam - Pleyel Creuse, Rassemblement mondial des femmes (Creuse), Coopérative de l'Enseignement Laïque, Parti Socialiste (Allier), Union Départementale de la CGPT.

Toutes ces associations ont donné leur adhésion au Front de l'Enfance
Les jeunes communistes avaient envoyé un observateur.

Le bureau provisoire suivant a été élu :

Président d'honneur : Romain Rolland Trésorier, un délégué du Mouvement
Secrétaire général : C. FREINET Amsterdam Pleyel.

Secrétaire à la propagande : DR HENRI WALLON, du groupe français d'Education Nouvelle

Pour adhérer s'adresser à C. FREINET à Vence Alpes Maritimes CC MARSEILLE 115 03

FREINET et l'Objection de Conscience

Notre ami Claude Duval de l'Oise a connu les bienfaits de la repression militaire à l'égard des objecteurs de conscience.

Freinet écrivit et aida Duval et ses camarades. En me faisant parvenir ces deux lettres Claude m'écrit

"Inutile de te dire que cette lettre avec quelques rares autres fut une aide aux emprisonnés que nous étions.

Lettre du 15/10/65

Je pensais bien que tu serais une des premières victimes des représailles annoncées par les journaux.

Je connais la tenacité et la décision auxquelles nous sommes nombreux à rendre hommage et nous appuierons toute action qui, à Paris, pourrait paraître utile pour obtenir que la loi vous concernant soit appliquée non seulement dans sa forme et dans son esprit.

Tu me dis que vous n'êtes pas trop mal matériellement. Il est regrettable que vous ne puissiez pas lire car je pourrais t'envoyer des livres de ton choix. A défaut dis moi ce que nous devons faire pour vous aider comme vous le méritez."

Lettre du 23/12/65

J'ai été heureux de recevoir ta lettre d'un pays de liberté.

C'est d'un bon augure. De tels gestes sont en général, irréversibles, j'espère donc que des mesures plus humaines interviendront en votre faveur.

Si vous avez besoin de moi, faites moi signe.

cher Camarade,

Vous avez participé au travail de mise en route de la Commission de défense des cultures régionales.

Il faut maintenant que nous savons que nous existons, (l'abondant courrier reçu le prouve), préparer le Congrès de Lille.

Il serait souhaitable que d'ici là, avec les délégués départementaux, nous fassions le recensement de nos forces "l'enquête sur la situation actuelle de la langue locale", publiée dans "Défense des cultures régionales, lien et Techniques de vie", avait pour but de faire ce recensement et les camarades qui y répondent, répondent à titre personnel, c'est intéressant bien sûr, mais dans l'esprit de ceux qui l'ont lancée, c'était de permettre de faire le point sur le plan local, donc de réaliser des enquêtes systématiques autour de nous, une étude du milieu, en somme.

Cela est possible en partant de l'intérêt des enfants, des mots locaux⁽¹⁾ qu'ils utilisent. Notre intérêt pour la langue locale dans notre village est parti de la connaissance d'un chant de Noël en patois, depuis nous progressons en ce domaine et nous pourrions certainement, d'ici le congrès, faire un premier bilan intéressant.

(1) Mots locaux, termes utilisés à juste titre car il s'agit de connaître le langage utilisé autour de nous. Cela peut être de l'Occitan, du breton, de l'alsacien, du basque, du catalan, du flamand, mais cela peut être aussi ce que certains appellent "un patois", un langage de la rue tout simplement. Celui qui est parlé au delà des murs de notre classe, faut il le rappeler ? Celui qui menace le français des Académiciens, qui enfahit la littérature, voire la télévision, mais alors là pas question de "verbaliser" son auteur, au contraire il est payé et quelque fois très bien pour son numéro en langage populaire.

Avez-vous remarqué comme la publicité table sur les situations et langages "folkloriques" - "le midi" - "La Bretagne" - "La Gascogne" - "les Iles", tout y passe.... sans aucun respect pour les ethnies, l'argent est roi !

Il nous faut d'ici le Congrès de Lille faire le recensement de nos forces, que chaque groupe départemental aît à coeur d'avoir son délégué aux débats de la Commission, "Défense des cultures régionales" et qu'il puisse nous donner un aperçu des problèmes de sa région.

Partout on signale l'engouement des jeunes pour les patois, les cultures régionales, la défense des ethnies.

Ainsi dans nos classes "donner la parole en occitan à un petit occitan, en breton à un breton.... est un acte infiniment grave. Grave parce qu'on lui ouvre ainsi une réflexion avec le monde à partir de son expérience immédiate : il y a un malheur en lui qu'il faut transformer en bonheur et cela, c'est une expérience de libération populaire qui se répand à travers nos continents". Notre bulletin doit devenir le reflet de notre attitude face à ce problème. Il nous faut publier tout ce qui sort de nos classes et marque notre volonté de militantisme de la vérité culturelle".

Suggestions - Documents
Denise Legagnoux
06 - LA ROQUETTE SUR SIAGNE

SOUVENIR

A notre ami Rémy Houssin

Voici déjà plusieurs mois que je voulais faire revivre le souvenir de Rémy Houssin fondateur du groupe de la Manche, membre du conseil d'administration et qui honora grandement la fonction d'éducateur.

Lecanu qui le remplaça prit, quelques mois après sa mort 1953, la généreuse initiative d'éditer un bulletin auquel je fus heureux d'apporter ma modeste collaboration.

De 1946 à 1953 je connus bien HOUSSIN et devins son ami. Il n'avait d'ailleurs que des amis.

Elise et Célestin Freinet, en prologue écrivait "notre tâche à l'Ecole Moderne est si lourde que nous n'avons pas même le loisir d'honorer nos amis les plus chers. Nous pensons d'ailleurs que le meilleur hommage que nous puissions leur rendre est de continuer dans le même esprit de dévouement dont ils nous ont toujours donné l'exemple, l'oeuvre qui était si totalement intégrée à leur vie.

HOUSSIN était le chercheur téméraire et infatigable qui semblait toujours de ses yeux clairs, avec un sourire indulgent et confiant, poursuivre un rêve qu'il avait contribué à rendre réalité.

Et Lecanu qui le connaissait mieux que nous tous notait HOUSSIN : un sourire, des mains largement tendues, un calme doux et sûr ! comme on se sentait réconforté avec lui. Quel optimisme ! toujours confiant en l'avenir, toujours là pour aider les camarades. "

Il partait en "tournée" essayant de convertir tel collègue montrant à tel autre les brochures de la CEL ici mettant au point une imprimerie, ailleurs faisant une démonstration de linogravure !

Jusqu'au bout il fut sur la brèche mais après une cure dans le Puy de Dôme une crise cardiaque le terrassa.

Un espèce de vide se creusa alors...

Laurent IP à DINAN évoque ensuite le souvenir d'une visite à l'école de H. HOUSSIN.

"L'école est petite et vieillesse, perchée sur le coteau où croissent des pommiers. Ce n'est certes pas la munificence municipale qui lui vaut l'épithète de moderne mais les fenêtres ouvertes que force le soleil et qui encadre la glycine, monte un bruissement de vie.

Nul n'entend arriver le visiteur. Aucun impératif ne commande un raide salut ni un conventionnel bonjour ; mais tout à l'heure, un sourire entendu, une opportune réponse feront connaître à l'arrivant que tout hôte est bienvenu qui sait respecter le travail et prendre part à l'enfantine activité.

Les petits sont autour du maître : "Astu quelque chose à me dire ? demande paternellement celui-ci. Ce que tu me diras, je l'écrirai... Avec de belles lettres ... comme ça" Et l'on sort d'un coffre mystérieux de grandes lettres vernies de bois peint, jaunes, vertes, rouges que la main ingénieuse et patiente a confectionnées pendant les vacances.

L'instituteur insiste alors "Voyons qui as-tu quitté ce matin ?

- Maman
- l'aimes-tu bien toi ta maman.
- Oui Monsieur !
- alors nous allons écrire "j'aime Maman"
- C'est la première leçon de lecture. "

Georges HANSSSENS Nord (normalien réfugié dans la Manche en 1940)

"A cet hommage, je tiens à associer toute la famille de M. HOUSSIN. Je n'oublierai jamais non plus sa délicatesse, sa générosité, son affection. Comme ils s'ingéniaient, se gênaient même pour que je ne me sente pas dépaycé ; ils m'adoptaient le midi à l'heure du repas, et je retrouvais en terre normande cette douce atmosphère familiale qui, depuis plusieurs mois, me faisait terriblement défaut.

Je fus touché par tant de sympathie, je le fus bien davantage encore lorsque j'appris le sacrifice que consentit pour moi cette modeste famille où un seul traitement devait suffire à entretenir six personnes : isolé des miens par l'invasion, moi-même mobilisé ce furent encore cette maman et ce papa qui tentèrent alors de subvenir à mes besoins en argent de poche.

Je me sens indéfectiblement attaché, par toutes les fibres de mon coeur, à cette si affectueuse et si généreuse famille.

Et je terminais cette brochure malheureusement aujourd'hui introuvable en évoquant le HOUSSIN père de famille.

"HOUSSIN eut la joie malgré sa mort prématurée de savoir ses sacrifices récompensés. Ses enfants dont il m'a tant parlé et que j'imagine à l'image de leurs parents, avaient réussi à se créer une situation dont HOUSSIN était à juste titre très fier.

HOUSSIN aimait passionnément les siens et souvent il avançait son départ de Cannes de quelques heures pour embrasser à Paris, son petit fils dont il connut heureusement les sourires et les caresses.

M. Guzil

Guil. Serre

Je serais reconnaissant à ceux qui auraient connu des pionniers : BOURGUIGNON - Boyau Gorce... de m'envoyer quelques notes biographiques Merci.

de Radureau IP de la Seine.

" Dès notre première rencontre j'avais été frappé par la clarté de son regard : un regard d'enfant qui contrastait avec les cheveux d'argent ; un regard qui exprimait sa confiance en l'homme, sa foi dans la mission de l'Ecole appelée non seulement à enseigner, mais à former des caractères et des consciences.

Toutes les techniques d'Education Nouvelle, Rémy Houssin les pratiqua sans restriction Sa classe ressemblait à une ruche.

S'il savait demeurer très proche des aînés, qu'il traitait en hommes tenant à leur donner le sens de leurs responsabilités, il était avec les bambins du CP d'une douceur quasi maternelle : ceux qui l'ont connu de près ne souriront pas de cette épithète : c'est celle qui convient.

Il avait au plus haut point, le sens de la camaraderie de l'amitié obligeant, dévoué, mais avec une rare discrétion il était de ces êtres aux quels quand on demande un service, on a l'impression de faire plaisir.

..... Mais ce mort reste plus vivant que bien des vivants. C'est le privilège des êtres d'élite que de survivre à la mort physique, de prolonger une existence trop brève dans le souvenir de ceux qui les ont connus et aimés.

Dans le monde agité désaxé qui est le nôtre alors que tant de spectacles affligeants s'offrent à nos yeux cette pure figure réconfortera encore par delà le tombeau, ceux qui quèteront son message..."

Monsieur MAIREY IP dans l'Allier.

Cher HOUSSIN... D'aucuns vous prêtaient une mentalité de rêveur étranger aux réalités pratiques ; vous avez subi l'injustice et l'erreur. Mais vous restiez vous même, sûr de vos méthodes, confiant dans leur efficacité et leur portée immense, vous alliez de l'allant éternel pèlerin de l'idée".

Madame BRULE directrice EN TOURS

Mieux que nulle part ailleurs, j'y puis constater les bienfaits de l'école moderne ; l'enthousiasme des enfants pour la recherche personnelle était d'autant plus remarquable que ces petits normands ruraux sont naturellement peu expansifs. Une activité équilibrée stimulait les esprits en même temps qu'elle affirmait le geste des mains.

HOUSSIN donna son adhésion complète à l'oeuvre de FREINET à qui l'école du peuple doit tant car il ne s'est pas contenté de critiquer ou de conseiller mais il a mis à la portée de tous les maîtres les moyens de rénover leur enseignement.

Sa vocation d'éducateur devait le conduire à s'intéresser aux enfants déficients. L'âge n'avait pas entamé son zèle ; il continuait à entreprendre à se vouer à l'enfance.

Depuis sa retraite, dans sa ville de ST PAIR, il accueillait de jeunes arriérés et arrivait en leur adaptant ses méthodes, à les faire dessiner lire, imprimer.

* Puisse son souvenir nous inspirer un peu de sa ferveur et de sa pureté !"

Nos Amis nous écrivent

Notre ami Jean Marc Gabaude directeur d'Ecole Normale a écrit un opuscule "l'Imaginaire Cathare. Ses racines : grecques et orientales, qu'il a eu l'amitié de m'adresser.

Dans sa préface Jean Marc Gabaude écrit " Dans notre introduction à l'ouvrage de Marie Thérèse Pradines et de Jean-Paul Laffont, Georges Bastide philosophe de la Valeur, nous avons émis le vœu de l'Imprimerie à l'Université. Notre expérience d'inspecteur primaire et de directeur d'Ecole Normale nous avait fait en effet remarquer, dans l'enseignement du premier degré la valeur de la conception et de la pratique de l'Imprimerie à l'Ecole suscitées, voici presque un demi-siècle, par Célestin Freinet, le grand pédagogue contemporain.

Cette pédagogie novatrice implique tout un environnement et toute une conception de l'homme et de la société.

Or comme l'avènement d'un socialisme humaniste et coopératif est redouté, la pédagogie libératrice du mouvement de l'Ecole Moderne n'a guère été aidée faute de crédits et de moyens et d'un contexte favorable, elle reste cantonnée à un noyau de maîtres généreux ; une certaine diffusion l'estompe. Il faut pourtant souhaiter une vraie généralisation de cette pédagogie de la responsabilité, de la créativité personnelle et de la socialisation, de cette pédagogie qui permettrait une meilleure éducation de l'homme et du citoyen ; et nous estimons qu'il serait bénéfique sa transposition dans les enseignements supérieurs.

Ce ne serait pas là un investissement inutile pour le bonheur de l'homme et de la société de demain...

Nous remercions bien vivement Jean Marc Gabaude de cet hommage rendu à Freinet et à ses amis.

M. GOUZIL.

L'ECOLE FRANCAISE ET LES TECHNIQUES FREINET EN ANDORRE

Je tiens à apporter quelques précisions au sujet de l'article paru sous ce titre, dans le n° 9 des "Amis de Freinet" :

-- A l'école française de Sant Julià, Mme Batlle et moi pratiquons les techniques Freinet, depuis la rentrée 1962;

-- Chacune imprime un journal scolaire : Engolasters, l'Isard;

-- Nous sommes toutes les deux directrices d'école et avons toujours organisé ensemble, les expositions de fin d'année.

F. MARTI

Nos camarades nous écrivent .

De BOOS délégué Amis de Freinet pour le Bas Rhin

"Mon premier appel est resté sans écho. Je crois qu'une campagne préparatoire sera indispensable et je l'entreprendrai sans tarder.

Les nouveaux adhérents ignorent souvent tout de la vie de Freinet et ne se donnent guère la peine de lire ses écrits. Comment peuvent-ils ainsi se pénétrer de l'esprit du Mouvement.

Pour la création d'un groupe Bas Rhinois des Amis de Freinet.

POUR LA CREATION D'UN GROUPE BAS-RHINOIS

DES AMIS DE FREINET

C'est aux journées de Vence que j'ai décidé de me rallier, sur le champ aux "Amis de FREINET"; certes, depuis longtemps, je me considérais très discrètement comme faisant partie de ces amis-là, mais j'ignorais que Marcel GOUZIL de Nantes, était l'animateur d'un groupement organisé avec programme d'action et Bulletin régulier d'information et de liaison : "Les Amis de Freinet".

En vérité j'étais venu au Mouvement de l'Ecole Moderne, bien avant d'enseigner, par la lecture de l'ouvrage d'Elise FREINET : "NAISSANCE d'une PEDAGOGIE POPULAIRE" et j'avais donc sur la vie et sur l'oeuvre de Freinet des notions précises. On peut ainsi faire partie d'un mouvement idéologiquement parlant, même sans en être un membre actif, dans ce sens qu'on en pratique les méthodes.

Puis, ayant repris le chemin de l'école c'est dans les ouvrages mêmes de Freinet que je me suis plongé aussi avec beaucoup d'avidité dans toute l'abondante littérature de l'Institut Coopératif de l'Ecole Moderne. J'en ai, je pense tiré bien des enseignements et un enrichissement personnel dont mes élèves bénéficient aujourd'hui en même temps que moi.

Mais quel apport supplémentaire que celui que m'apportent, par leur documentation et par la diversité des témoignages dont ils continuent à faire l'inventaire, "Les Amis de Freinet". Parfois à travers une simple anecdote, à travers une image ou une évocation toute l'oeuvre de Freinet semble s'éclairer d'un jour nouveau.

Je lis ainsi, dans le n° 7 du "Bulletin des Amis de FREINET", ce témoignage modeste et discret de Lucien Pellegrini qui est un ancien élève de FREINET :

"La classe de Monsieur FREINET n'était pas une classe où l'on s'ennuyait. Le travail qu'on venait y accomplir était tellement inséré dans notre vie familiale, dans nos jeux, dans nos rapports avec les gens du village ou avec nos petits camarades de TREGUNC, que nous n'avions pas du tout l'impression d'être enfermés dans une école pour y subir des leçons et des devoirs. Tout au contraire, la vie scolaire prolongeait nos jeux, nos rapports avec nos parents ou avec nos camarades lointains, en les faisant entrer dans nos leçons et dans nos conversations.....

Tout l'esprit de la pédagogie Freinet n'est il pas contenu dans ces quelques lignes ? Et ne le comprenons nous pas mieux encore, ainsi éclairé en quelque sorte par un autre côté ?

Car c'est bien ainsi que nous comprenons le sens et l'utilité des "Amis de Freinet". Il ne s'agit pas d'un culte ou d'une vénération, mais d'une meilleure compréhension, d'une approche supplémentaire de nos problèmes.

Aussi Les "Amis de Freinet" qui ont au moins un nombre dans chaque département à l'exception de la Creuse, ne peuvent que parachever, soutenir, et inspirer l'action des groupes de l'ECM. C'est pourquoi nous en souhaitons aussi l'existence dans le département du Bas-Rhin.

CHARLES BOOS.

Délégués Départementaux

Hte Vienne Gilbert Lamireau - I.D.E.N. 87 Bellac.
Ain Monsieur Chauville rue Général Delestraint 01 - Bourg en Bresse

Nouveaux adhérents depuis le n° 9

03 Allier Mme Michon

14 Calvados Auzenet Renée
Bernède Georges
Boulon Lefevre.
Geligny Georges) Viennent de la Côte d'Ivoire
Geligny Suzanne (

31 Haute
Garonne Meric Robert
Meric Simone

34 Hérault Page Andrée
Garcia Hélène

44 Loire
Atlantique Ben Kemoun Josiane
Daniel Yvette
Trouillard Marie Madeleine

56 Morbihan Le Hellaye La colline 90 rue Branly Pontivy

57 Moselle Jacob Roger 3 allée des Acacias Marby Brescaty Mek

66 Pyrénées
Orientales Marquié Yvan

87 Haute
Vienne Bonnaud Monique
Penichou Marie Claire Alain Catheloux
Reparat Monique Danielle Catheloux

89 Yonne Dhénain Josiane

France Serret qui a suivi les événements de la libération m'écrit et je l'en remercie.

"Ce n'est pas dans les Basses Alpes que ce maquis a combattu mais dans les Hautes Alpes autour de Briançon (Queyras, patrie des Lagier - Bruno Exact).

Et je pense bien, comme France Serret, que l'illustration est entièrement d'Elise qui signe de son nom de jeune fille. Elise Lagier Bruno.

Continuant la publication de ces inédits, voici aujourd'hui la Guerre !

La Guerre !

Après l'embuscade et la guérilla
La Guerre !
La guerre,
Avec les mitrailleuses qui crépitent,
Les obus et les bombes dont le vacarme emplît la vallée
D'un permanent bruit de tonnerre.

Ils vont, nos maquisards,
Avec leurs habits en lambeaux,
.... sans souliers, sans vivres,
Sans manteaux ;
Avec pour armement leurs mitraillettes,
et leurs fusils : allemands, français,
italiens et anglais,
glanés au hasard des patrouilles
Et des récupérations ...

Ils vont,
Collant à la terre,
Surgissant des masures et des chalets,
S'accrochant aux boqueteaux et aux talus,
avançant comme un rempart
Souple et généreux
Qui hérissé de ses défenses
Le sol de France.

Une armée qui se bat,
Ce sont des pions qu'on pousse
Et qu'on remplace au hasard des besoins.
Le maquis pour l'instant, c'est la fraternité...
Le destin nous a l'un et l'autre soudés,
Et la cordée solitaire
Doit se sauver toute entière
ou périr

C. Freinet.

On attache chaque ganse aux branches d'un arbre. On couche le bébé dans les "saris" qui constituent comme un hamac profond.

Je me souviens encore du poirier de ce pré en pente auquel était accroché mon hamac improvisé. Je me vois encore au fond des "saris".

Les bords se refermaient presque complètement et ne laissaient entrevoir que par intermittence une échappée d'air et de feuillage ... Et cela sentait horriblement le foin ... Je pleurais. On me balançait doucement pour m'endormir.

Deux ans, deux ans et demi peut-être.

Vers la même époque, un peu plus tard peut-être, je rentrais des champs.

On avait mis les "saris" sur l'ânesse. D'un côté, on avait placé des courges séparées les unes des autres par de l'herbe fraîche qui amortissait les chocs et garantissait des meurtrissures. On m'avait placé de l'autre côté, comme contrepoids, les pieds au fond du coin des "saris" et mon père avait soigneusement ficelé le tout pour que la bête ne perde pas sa charge.

Le chemin monte fort à l'entrée du village. L'ânesse chargée avançait par saccades pour gravir les marches ou pour éviter les pierres. Et parfois ses pieds glissaient et l'âne devait relever vigoureusement son encolure pour opérer le redressement indispensable. Les secousses risquaient de déséquilibrer la charge. Mon père soulevait tantôt du côté des courges, tantôt de mon côté. J'avais un peu peur de glisser, les cordes me serraient exagérément les côtes ; je m'accrochais aux fers du bât mais je résistais courageusement.

Je pourrais préciser l'endroit où je me vois ainsi chargé sur l'âne, au tournant du chemin devant l'étable de "Nassant".

Quelque temps après sans doute mais je devais être bien jeune puisque ma tête n'arrivait pas encore au niveau de la fenêtre de la cuisine 60 centimètres environ.

Je m'éveillai. Il faisait grand jour. On sentait, au dehors le soleil brillait et le silence troublait le petit village.

Personne dans la maison.

Je descendis dans la cuisine et essayai d'arriver à la fenêtre pour appeler au dehors dans l'espoir que peut-être quelque voisine entendrait. Mais impossible, je ne voyais au dehors que le sommet de la montagne et le ciel au-dessus. Et impossible d'ouvrir cette fenêtre.

Je descendis vers la porte d'entrée et essayai de lever le pêne de la solide serrure. Malgré mes efforts, le pêne ne bougea pas. J'appelai à nouveau. Je frappai contre la porte en pleurant. Je remontai dans la cuisine, dans la chambre comme un chien affolé qui jappe en s'approchant successivement de toutes les ouvertures.

J'étais enrhumé.

J'ignore comment se termina cette histoire ni comment j'accueillis à mon retour la personne qui put enfin me délivrer.

J'ai aussi comme ancré dans les sens encore, le souvenir de l'eau que ma mère me faisait boire dans le coin de son tablier.

On ne mettait naturellement de verre à table que pour mon père qui buvait parfois un peu de vin rarement l'hiver, lorsque le travail est rare pour en réserver davantage aux journées pénibles d'été. Nous les enfants quand nous avions soif, nous allions boire à l'arrosoir.

Il y avait deux arrosoirs, un grand à large goulot, et un plus petit à goulot moyen qu'on pouvait emboucher. Les arrosoirs étaient posés sur un banc surélevé à côté du bûcher. Il me fallait monter à genoux sur une chaise pour y parvenir. Je penchais l'arrosoir.

S'il y avait suffisamment d'eau je buvais lentement, si l'eau était basse dans le récipient, il fallait aspirer. L'air qui montait d'abord avait un goût de renfermé qui me suffoquait légèrement. Mais l'aspiration était insuffisante je n'arrivais pas à boire. Je penchais l'arrosoir, l'eau débordait et coulait le long de mon cou, me décourageant de boire.

Quand l'après midi, on était dans la rue, il n'était pas question de remonter dans la cuisine pour aller boire. Les paysannes habituées à l'effort successif savent en être ménagères tant qu'il n'y a pas impérieuse obligation.

Devant la porte de notre maison coule la fontaine

Et voilà qu'à cet endroit un autre souvenir surgit dans mon esprit : celui de la vieille fontaine, moussue surmontée d'une boule patinée par les ans, qui fut démolie vers 1900... J'avais quatre ans. La nouvelle fontaine avait deux tuyaux diamétralement opposés, deux tuyaux en joli cuivre rouge. Deux barres de fer, sous chacun des tuyaux recevaient des arrosoirs qu'on entendait grincer lorsqu'on les retirait.

J'enviais les garçons qui, d'une enjambée, se dressaient sur le rebord de pierre de la fontaine, empoignaient le tuyau à deux mains et "s'amouraient" (l'embouchaient). Parfois un facétieux gamin allait vite boucher de l'autre côté. La pression augmentait et quand le buveur détachait ses lèvres du tuyau un jet d'eau inondait sa poitrine.

Ou bien deux garçons bouchaient simultanément, un de chaque côté. L'eau s'accumulait dans le corps de la fontaine, la pression allait augmentant, on aurait dit que les pierres allaient éclater. On débouchait alors et le jet débordait le bassin aspergeant peut-être quelque passant.

Mais les grandes personnes, soucieuses de la santé et du bon fonctionnement de leur fontaine, grondaient les garnements qui s'obstinaient à ce jeu dangereux ...

Quand je serai grand pensais-je, je pourrai, moi aussi, monter sur le rebord de cette fontaine et atteindre le robinet.... je devais plus tard, un jour, glisser dans le bassin dont on vint me tirer, pas fier ...

Et c'est par crainte de cet accident qu'on me défendit pendant si longtemps de monter sur la fontaine.

A l'automne quand le soir tombait que les ombres s'allongaient sur la montagne en face, et que le soleil encore chaud éclairait de face, le mur ouest de l'école, ma mère s'asseyait sur les escaliers devant la porte pour préparer sa soupe. Elle avait à côté d'elle le panier de pommes de terre et de haricots verts qu'elle jetait épluchés dans un plat de porcelaine. D'autres femmes passaient, panier sur la tête, et paquet de brindilles au bras, rentrant elles aussi pour préparer la soupe. Elles s'arrêtaient parfois pour parler ... Elles y restaient si longtemps que cela me paraissait interminable.

Je demandais à boire, ma mère se levait, secouait son tablier de laine, en prenait un coin qu'elle allait remplir sous le robinet pour me le présenter.

Je buvais comme un petit chevreau, non sans être quelque peu incommodé d'abord par cette odeur d'étoffe, de cuisine, de poussière, qui se mêlait et l'odeur indéfinissable de l'eau claire.

Ce doit être vers cette époque que je commençai à aller à l'école puisque ma mère m'a toujours dit que j'y étais allé dès quatre ans. On verra par les récits que j'en ferai, que l'école m'a laissé bien peu de souvenirs, comparativement à ceux qui me restent de ma vie. J'ai bien souvent appliqué ce fait psychologiquement et pédagogiquement par le manque de fondements profonds de notre école actuelle. Si mes journées de classe avaient été illuminées par quelque enthousiasme puissant, par la joie de vivre, de croître et vaincre, je ne chercherais pas en vain les traces qui auraient dû en rester. L'école ne m'a pas marqué, ni en bien ni en mal. Puisqu'elle ne pouvait sans doute pas me marquer en bien, je me réjouis du moins qu'elle ne m'ait pas marqué en mal, qu'elle était comme neutre, qu'elle ait coulé sur mes jours d'enfant comme quelque chose d'anonyme, d'insignifiant comme une eau qui coule sur l'argile desséchée.

Je me souviens comme dans un rêve de mes débuts à l'école. Je crois me rappeler vaguement que j'ai brûlé les étapes de mon syllabaire. J'étais assis à droite en entrant près de cette fenêtre qui était toujours fermée parce qu'elle donnait sur la place. Je me souviens avoir fait des barres. J'avais près de moi, Louise, morte depuis, aux cheveux embrouillés et sales qui cherchait sans cesse dans sa tignasse et en ramenait de temps en temps sous ses ongles quelques poux qu'elle croquait.

Je me souviens aussi d'une lecture collective que je faisais devant un tableau mural. Je ne sais pas ce qu'il pouvait y avoir sur le tableau mural ni qui nous faisait lire, ni comment, mais j'ai encore dans le cou cette vive impression de lassitude et de courbature que je ressentais au bout d'un moment à tenir moi, si petit la tête levée vers le haut du tableau.

J'ai un autre souvenir physiologique aussi : je suis assis sur le banc : mes jambes pendent, je me mets à les balancer mécaniquement et ce balancement m'endort, presque, lorsque tout d'un coup, mon gros soulier heurte le fer du banc et fait un bruit qui me tire de ma somnolence et m'effraye car il m'a semblé que toute la classe en avait été bouleversée.

Me rappelant ces détails, j'ai souvent pensé plus tard, que nombre d'inattentions des enfants ont bien souvent tout simplement une cause physiologique, mauvaise position, fesses endolories par le banc, jambes non soutenues, fatigue de douleurs selon les positions; ce qu'il faudrait dans ce domaine, on le fait aujourd'hui pour la mécanographie, mesurer et préciser les positions optimum, les gestes essentiels et les conditions les plus susceptibles de donner au corps la paix et l'aisance qui libèrent d'autant l'esprit.

Quand j'eus quitté le berceau, je couchai dans la chambre de mes parents, près de la fenêtre, sur un lit improvisé qui avait le grand avantage d'être près de la cheminée venant de la cuisine.

Sur la vieille armoire, près de la bougie, il y avait une boîte d'allumettes. Un soir je ne sais quel diable me prit : je frottai une allumette avec laquelle je mis le feu à un tas de chiffons qui étaient auprès du lit. Les chiffons flambaient. Mon père, alarmé, par l'odeur d'abord, se leva hâtivement pour jeter par la fenêtre les chiffons incandescents.

Je ne sais au juste comment se termina l'affaire.

Je couchais maintenant dans une petite chambre, sur le même palier que la chambre de mes parents. Il y avait à la tête du lit une vieille image de première communion. Sur le rebord de la fenêtre, sur une planche, ma mère mettait à sécher les fromages et à de gros clous plantés sur les poutres du plafond, pendaient en automne des grappes de raisin blanc.

Le soir quand le moment arrivait de me coucher, ma mère me faisait monter avec la bougie en me disant :

Tu appelleras quand tu seras déshabillé.

Elle prenait son tablier de demi-laine qu'elle faisait chauffer soigneusement après avoir jeté quelques brindilles au feu.

Avant d'ouvrir les draps, j'appelais, ma mère montait rapidement, tenant sur sa poitrine le tablier enroulé pour qu'il ne perde pas sa chaleur. Elle me le posait sur le corps, tirait les draps et les couvertures.

Je sentais cette bonne chaleur et mon soupir reconnaissant satisfaisait ma mère qui me disait simplement :

- Tu es bien.

et redescendait en laissant la porte ouverte. Elle ne m'embrassait pas. Ce n'était pas la mode au village, on ne disait ni bonjour en se levant, ni bonsoir en se couchant et je ne me souviens pas d'avoir été embrassé par ma mère étant enfant. Cela n'empêchait pas qu'une sorte de chaleur intime enveloppe parfois certains gestes ou certaines pensées et s'exprime plus éloquentement encore que les paroles et les baisers.

La lumière disparaissait au tournant, puis j'écoutais un instant encore les bruits familiers qui montaient de la cuisine...

Ces mêmes bruits recommençaient au matin tandis que montaient dans la chambre l'odeur du feu qu'on allume.

On entendait craquer les brindilles puis c'était le bruit du moulin à café, la fenêtre qu'on ouvre et referme, la porte qu'on ouvrait pour aller chercher de l'eau... L'arrosoir grinçait sur les barres de fer, l'eau commençait à chanter son chant variable jusqu'au moment où le récipient versait...

Mon père se levait, ses gros souliers raclaient le plancher. Il ouvrait la porte et descendait en toussant.

Parfois, nous nous attardions éveillés, au lit mais c'était rare. Alors les raisins dorés nous faisaient envie, et nous ne pouvions pas nous empêcher d'en picorer quelques grains.

J'ai encore actuellement dans les oreilles le bruit ouaté et comme cristallin des bruits du matin lorsqu'il avait neigé pendant la nuit, l'hiver. Les pas des rares voisines qui se hasardaient dehors crissaient discrètement. Un enfant criait et sa voix sonore semblait ne pouvoir s'élever au-dessus des maisons ; quelques oiseaux pépiaient. Nous nous enfoncions avec volupté dans le lit bien chaud.

La cloche de l'école sonnait. Mais ces vibrations étaient amorties par la neige qui la recouvrait. Elle ne donnait qu'un bruit aigre et mort comme une ferraille qu'on choque. Il fallait se lever très vite pour aller à l'école.

La neige au village est certainement parmi les événements qui ont le plus frappé ma vie d'enfant.

Ces matins-là, l'Instituteur tolérait sans doute que nous arrivions avec quelque retard.

Nous avions de la chance, nous, car l'école était juste en face notre maison. Mais ceux qui habitaient l'autre bout du village.

Quelle joie prématurée quand le soir à la veillée, quel-qu'un entraît couvert de flocons fondants et annonçait qu'il neigeait très fort. Nous allions mesurer devant la porte ; 20 cm, plus tard c'était le double... Si cela pouvait continuer ainsi, il y aurait plus d'un mètre de neige demain matin et il faudrait faire le trou.

Marcher dans la neige c'est agréable, mais prendre des pelles et ménager des chemins d'une maison à l'autre, de la maison à la grange ou à la fontaine, quelle joie ! Joie du pionnier qui trace les chemins au gré de ses caprices qui les fait se rencontrer qui les élargit selon sa seule fantaisie. On fait des tas impressionnants sur le parapet devant la Mairie, tellement hauts qu'ils arrivaient un jour à la hauteur de la place et qu'on pouvait sauter sans danger...

Le matin, la neige était d'une blancheur émouvante. Puis les seaux d'eau de vaisselle jetés devant la porte, les marques de pas, les éclaboussures, la boue polluaient cette virginité.

La principale occupation, à l'école, ces jours-là, c'était de faire fonctionner le poêle, ou du moins je ne me souviens que de cela. Je revois encore les enfants arrivant l'un après l'autre, les pieds chargés de neige, les bras encombrés de brindilles ou de bouts de bois. Le poêle fumait, puis se mettait à brûler et à mesure qu'il chauffait le cercle allait s'agrandissant.

L'après midi on entendait les gouttières dégouliner en chantant et les jeunes gens s'acharner à leurs batailles héroïques. Toute la population était dans la rue. Nous les enfants, nous les suivions, nous participions à leurs préoccupations. Je ne crois pas que l'école ait pu, ces jours-là, faire le moindre travail utile.

Et les batailles de boules de neige !

Il y a les batailles pour rire, lorsqu'on prend une poignée de neige qui s'en va s'éclabousser sur le visage d'une jeune fille qui franchit le seuil de la porte, ou sur le chapeau de la femme qui tire son arrosoir de la fontaine.

Mais lorsque les boules sont dures, c'est une autre affaire. On tourne patiemment la neige entre les doigts : elle fond à demi, s'agglomère prend une teinte grise et translucide. Alors on dirait des cailloux et gare à qui les reçoit.

J'avais ainsi tourné et retourné ma boule, en soufflant de temps en temps sur mes doigts glacés, je vois encore Mathieu en face du mur, à 5 mètres de moi, préparant sa boule. Je tire : mon coup l'atteint dans l'oeil.

Cris, attroupement, bandeau ... Je me sauve à la maison, n'osant plus sortir de plusieurs jours, sentant comme un reproche général m'entourer à chacune de mes sorties.

De ce jour, je n'ai jamais plus affronté avec audace et tranquillité ce jeu le plus anodin de boules de neige.

Comment ai-je appris à lire et à écrire ? Je n'en sais trop rien ... Je me souviens d'aucun effort, d'aucune leçon ...

Je me trouvais un soir en veillée chez l'instituteur : il voulut me faire lire. Il prit le premier livre de lecture courante qui devait sans doute être le nôtre.

L'instituteur était assis devant moi et tenait le livre ouvert à une page que je reconnaîtrais encore aujourd'hui entre mille. Il y avait à gauche et en haut une petite gravure représentant le voleur enchaîné les mains au dos qui s'en allait entre deux gendarmes à cheval, l'air inflexible et terrible.

Je n'avais jamais vu de gendarme à cheval et j'étais comme hypnotisé par cette gravure. Je me voyais à la place du pauvre homme et j'imaginai toute la honte qui peut venir d'une telle situation.

L'instituteur ne nous interrogeait jamais sur les gravures du livre. Les méthodes en ce temps là étaient plus austères. On lisait, on récitait les leçons, qu'on comprenait ou non.

Mais ce jour, l'instituteur, faisait une exception, en ami, et me demanda où le voleur avait les mains. Je savais bien où il les avait parbleu, mais en patois nous disions simplement qu'il les avait attachées derrière le "cul". Mais pensez donc pour rien au monde, je n'aurais prononcé devant mon instituteur un mot que je croyais si grossier. Et je restais là interdit, rougissant, pâlisant. Il me semblait que le sol allait me manquer sous les pieds, j'étais affreusement mal. Finalement l'instituteur mit fin à cette sorte de martyr en me disant : il a les mains attachées derrière le dos !

J'acceptai cette définition qui était loin de me satisfaire cependant. Voyons, le dos n'est pas là ... et j'admirai malgré moi cette subtilité de langage qui sait dire honnêtement ce qui pourrait sembler, crûment, légèrement choquant.

Je me mis à lire ensuite, je me souviens que je commençais seulement à lier les syllabes et à affronter avec succès les mots et les phrases. Et cette lecture m'apparaît comme le premier succès décisif, comme l'épreuve qui m'a fait aborder triomphalement la lecture courante.

Quelques autres souvenirs scolaires de mes premières années d'école J'ai dit qu'ils sont rares

Nous portions chacun notre bûche quelques-uns ramenaient une brassée de brindilles.

En ce temps-là, il n'y avait pas d'encriers fixés aux bancs.

Chaque élève avait son encrier, qu'il emportait à la maison le soir et le ramenait le matin. Le jour les encriers étaient à même sur le banc ...

Un matin, Robert, un enfant de l'hospice, arrive avec quelque retard. Nous étions déjà installés. Il ouvre la porte, entre et va pour refermer. Mais en tournant une brindille balaie l'encrier qui était sur le premier banc près de la porte. L'encrier tombe et se casse.

L'instituteur qui se préparait à recevoir comme il convient ce retardataire, entre alors dans une vraie fureur. Il frappe à coups de règle l'enfant qui laisse tomber brindilles, cahiers et encrier et se met à pleurer.

Le sang coulait de la tête ... L'enfant s'en retourna à sa place en sanglotant...

Le mangeur de verre.

Nous étions sortis de l'école, le soir et comme l'air était calme, que le soleil se couchait là-haut derrière Baratus, nous restions un peu à discuter au coin du trottoir derrière l'école.

Julien voulut montrer qu'il avait de bonnes dents. Il prit l'encrier et par écailles successives, il en attaqua le goulot. Quand un beau morceau de verre avait sauté, le mangeur s'arrêtait et nous montrait avec orgueil son chef d'oeuvre.

C'est bientôt l'hiver ... me disait Gaston ... Ma mère m'a mis ce matin deux chemises....

C'est que chaque saison avait pour nous son charme particulier et que nous regardions venir chacune d'elle avec la même joyeuse curiosité.

L'hiver c'était pour nous les veillées surtout, les jeux, les contes, les petits réveillons...

Dans mon jeune âge on faisait encore le feu à l'âtre, cela chauffait insuffisamment la pièce les jours de grands froids, et il nous était difficile de nous installer quelque peu confortablement tout autour... On se brûle devant, on se gèle derrière disait mon père.

Nous, nous ne pensions pas de même.

Quand le soir tombe, avant que la petite lampe à huile soit allumée, on s'assoit fasciné par les tisons qui pétillent lorsqu'on les remue on les attise. Je prends une brindille allumée, la flamme s'éteint et il reste au bout du bois comme un oeil de feu. Si on prend ce bout de bois et qu'on le secoue rapidement on dessine des figures lumineuses, des ronds, des triangles qui font comme des rubans merveilleux.

Mais ma mère ne voulait pas que nous jouions avec le feu. Je saurai plus tard qu'elle avait quelques raisons à cette crainte : un frère plus âgé s'était brûlé atrocement un jour, en allumant un feu à la campagne. Il était mort la nuit suivante.

Ou bien j'écoutais chanter un tison qui laissait échapper une sève roussâtre et fumante.

Le feu tombait ... Je prenais un éclat de bois gras qui brûlait comme une allumette, ou bien je jetais sur le feu un paquet de brindilles qui flambaient en pétillant. La cuisine s'éclairait et je regardais derrière moi, les ombres danser tragiquement sur les murs et sur la porte.

Ma mère allumait alors la petite lampe à huile, ou le lumignon à pétrole. L'un et l'autre ne donnait qu'une clarté réduite, avec beaucoup de fumée.

Après le souper, on se réunissait à nouveau devant le feu, en attendant qu'arrivent les veilleurs.

Entre deux pierres formant le rebord surélevé du foyer il y avait une interstice, nous prenions les pincettes, nous en coincions les extrémités dans l'interstice, nous tirions brusquement, les pincettes vibraient longuement avec un petit chantonement comme un diapason.

Mais jeu défendu encore, car nous risquions de casser les pincettes.

Mon père s'asseyait à droite, il enlevait ses souliers et chaussait de vieilles pantoufles, prenait une brassée de brindilles qu'il jetait sur le feu. Ma mère se récriant :

- Vous allez mettre le feu ...

En effet, des étincelles, ou parfois même des feuilles à moitié calcinées montaient dans la cheminée, en zig-zag. Elles s'arrêtaient parfois à une aspérité : la suie prenait feu et la plaque dangereuse allait, s'élargissant. Nous, les enfants, nous regardions avec une incroyable appréhension croître et s'éteindre les plaques suspectes !...

Je ne raconterai pas en détail nos veillées... Ma mère filait chaque soir et nous étions toujours intrigués par le ronflement du fuseau. Une tante, une autre femme aveugle, d'autres voisines encore, venaient presque tous les soirs. Nous écoutions leurs contes dont quelques-uns étaient bien effrayants parfois. Celui dont je me souviens le mieux et le plus original est l'histoire du Drac.

Il habite à la Clue, au fin fond de la vallée, par delà le hameau de la forêt. L'oncle Désiré allait parfois attacher l'ânesse là-bas dans un pré. Quand à la tombée de la nuit, il allait pour ramener la bête, il trouvait dessus... le Drac, une sorte d'homme velu à qui des grognements tenaient lieu de langage et qui se refusait de descendre. Il fallait alors taper dessus à coup de bâtons en disant les mots magiques :
- DRAC ! DRAC !

A ces mots le Drac se sauvait dans la forêt.

On l'avait vu parfois avec sa femme et ses enfants, mais ceux-ci s'enfuyaient farouches à l'approche de l'homme.

Un hiver cependant qu'il avait beaucoup neigé, on entendit des grattements sous la porte de certaines maisons du village avec de petits cris. Les enfants apeurés se serraient auprès du feu. Mais des hommes, plus hardis ouvrirent les portes juste à temps pour voir des ombres s'enfuir.

Le lendemain matin, on voyait encore de la porte des maisons vers le chemin de la forêt une infinité de traces de petits pieds nus, dont quelques unes avec une trace de sang... C'étaient le Drac affamé avec ses enfants qui s'étaient aventurés jusqu'à la demeure des hommes.

Drac ! Drac !

Et, nous nous serrions nous aussi auprès du feu, je n'osais pas regarder derrière moi, dans les coins d'ombre, de crainte d'y voir surgir l'ombre du Drac. Ces soirs là, les enfants même s'ils s'endormaient s'obstinaient à ne pas aller se coucher séparément. Ils attendaient que les grandes personnes descendent les premières dans la rue et ils allaient tout près d'elles jusqu'à leur porte qu'ils refermaient bruyamment.

Drac ! Drac !

Nous frémissions aussi, d'autres soirs, aux histoires de revenants : esprits frappant dans les maisons, ce qui ne se passaient que lorsqu'on avait fait dire les messes nécessaires, ombres blanches dansant dans le pré.

Mais bien souvent, aussi, nous autres enfants, nous faisions à part des grandes personnes notre petite veillée...

Les billes véritables étaient trop chères en ce temps-là, et si quelques grands pouvaient en avoir nous étions obligés de nous rabattre sur d'autres genres de billes que nous appelions les "girottes" c'étaient les noix de galle qui poussent sur les chênes.

Tout en gardant, le jour, nous en remplissions nos poches, en choisissant les plus belles et les plus lisses. Et le soir, nous jouions aux girottes : à nestigris, si nous avions des cartes, ou à la ligne. Nous alignions deux billes chacun sur une des rainures entre les carreaux puis, nous firions chacun, à notre tour. Les billes qui sortaient étaient gagnées.

Mais parfois, la lutte était trop bruyante. Nous percions alors des girottes ; nous passions un bout d'allumette dans le trou et nous avions une toupie que nous tâchions de faire tourner sur la table.

Il y avait parfois des services extraordinaires : j'avisais les voisins de mon âge avec qui je veillais d'habitude que ce soir il y avait mise à mort de la courge.

Sur une longue étagère de la cuisine étaient posées les plus belles courges de la récolte. Ma mère les utilisait avec parcimonie, partie pour le repas du cochon, partie pour notre propre soupe. Nous les petits, nous mangions les graines.

Ce soir, nous étions autorisés à entamer une nouvelle courge.

Nos amis étaient en avance ce soir-là. Ils s'engouffraient seuls, à toute vitesse dans le couloir du rez-de-chaussée, comme chassés par le noir de la rue ; ou bien ils heurtaient légèrement avant de pousser la porte qui grinçait et montaient lentement accompagnés de leur maman qui éloignait la lanterne fumeuse et la posait sur le potager.

Mais la famille était encore en grand travail : il fallait au préalable "peler la rame".

A l'automne, mon père et mon frère allaient couper les branches de chêne, ils les triaient en gerbe pour les entasser méthodiquement entre deux arbres parallèles, puis l'hiver, chaque jour on allait en chercher un fagot, ou bien, lorsque le temps le permettait, on en apportait un chargement à anesse.

Une partie de cette rame était donnée aux chèvres et aux brebis. Pour économiser le foin, il nous fallait aussi détacher les bouquets des branches pour les incorporer ensuite au foin et à la paille des repas.

Peler la rame était le travail du bois. Pour un homme, il semble que ce ne soit rien de faire craquer d'une chiquenaude les bouquets verts. Mais lorsqu'on est petit, qu'on a du mal déjà à tenir dans sa main cette branche dont on atteint difficilement le sommet, lorsqu'il faut tirer de toutes ses forces parfois parce qu'il y a des brins qui se tordent comme de la ficelle mais se refusent à casser, le travail peut paraître pénible parfois.

Voici les derniers brins qui s'achèvent. La poussière de feuillage nous fait éternuer ; nos mains rencontrent parfois des fânes poisseuses ou des girottes plus ou moins régulières que les enfants se disputent. C'est fini : on ramasse la rame dans un "sari" sur laquelle je m'assois triomphant, avec volupté comme dans un fauteuil. Je ne savais d'ailleurs pas à ce moment-là ce que pouvait être un fauteuil... Mon frère descendait les brindilles devant la porte. La soirée était à nous maintenant !

Ma mère nous livrait la courge du sacrifice. Nous nous y préparions avec reproduction instinctive des rites que nous avions vu pratiquer par nos parents pour tuer le cochon.

Nous nous jetions à quatre sur le courge pour la tenir en criant. Je cherchais le point favorable : je brandissais le couteau puis délibérément, je saignais la courge. Une tranche sautait... J'enfonçais la main dans le cœur froid de la courge ... Cela donnait un petit frisson ... J'en tirai la touffe molle qui englobait les graines désirées.